

# ROSA: LA ROSE

LOUIS CALLEBAT

*Université de Caen*

Elément privilégié de la symbolique végétale, image littéraire ou signe numineux, source miroitante et fuyante de *correspondances*, la rose est d'abord cependant simple objet matériel, production de la terre, plante des jardins, fleur des couronnes. La rose antique s'offre à notre découverte dans la perspective première du naturaliste.

Sur cette fleur, dont la rose rouge — spontanée dans le bassin méditerranéen septentrional — fournit alos l'archétype<sup>1</sup>, l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien et, dans des limites plus étroites, les textes de Varron, de Columelle, de Palladius rassemblent la documentation latine sans doute la plus strictement «naturaliste», la plus dépouillée d'interférences symboliques, affectives, esthétiques.

Plusieurs variétés sont ainsi énumérées, que définit singulièrement leur caractérisation géographique-relation établie avec la lieu d'origine, de culture et la conviction plus générale, celle déjà de Théophraste, que la qualité de la flore est essentiellement tributaire de la nature du sol (cf. Plin., *N.H.* 21, 19). La rose de Préneste, *rosa Praenestina*, et la rose de Campanie, *rosa Campana*, sont données par l'*Histoire Naturelle* (21, 16) comme les espèces contemporaines les plus célèbres d'Italie — cependant que des textes latins nombreux font référence aux rosiers remontants de Paestum, sur le golfe de Salerne<sup>2</sup>. Pline (*N.H.* 21, 16) cite, hors d'Italie, la rose de Milet, *rosa Milesia*, la rose de Trachis, en Grèce centrale, *Rosa Trachinia*, la rose d'Alabanda, en Carie, *rosa Alabandica* — mais la «rose grecque», également citée, *rosa Graeca*, désigne en réalité la coquelourde, et la «petite rose grecque», *rosa Graecula* (*N.H.* 21, 18; cf. 26, 42), ne peut être identifiée précisément avec un type connu de rose.

Définie par leur caractérisation géographique, variétés ou espèces se trouvent désignées aussi par qualification descriptive, ou par transposition encore du terme grec spécialisé: *rosa agrestis* (cf. *C.G.L.* 3, 585, 49 ...) est

<sup>1</sup> Cf. J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, Klincksieck, 1956, p. 274.

<sup>2</sup> Cf. Virg., *G.* 4, 119; Ovid., *M.*, 15, 708; Prop. 4, 5, 61; Colum. 10, 37; Mart. 4, 42, 10; 12, 31, 3; Auson. 22, 2, 11.

ainsi appliqué à la rose sauvage, ou églantier, également dénommée *rosa siluestris* ou *siluatica*<sup>3</sup>, mais surtout identifiée chez Pline par un énoncé explicatif<sup>4</sup> ou par la transposition: *cynosbatos*<sup>5</sup>; par *rosa siluestris*, Pline renvoie cependant au «rosier des chiens» (*N.H.* 25, 17), distingué de l'églantier, et nommé par ailleurs: *rosa canina*<sup>6</sup>, *rosa buttunaria*<sup>7</sup>, *rosa butonica*<sup>8</sup> ou *cynorhodon*<sup>9</sup>. Si la *rosa Iunonis* fait en réalité référence au lis<sup>10</sup> et si la *rosa laurea* est la fleur du laurier-rose<sup>11</sup>, la *rosa centifolia*, «rose aux cent pétales», citée par Pline (*N.H.* 21, 17), est une variété authentique de rose, analogue à la *rosa centenaria* que Tertullien (*De Corona* 14, 4) place dans les jardins de Midas, aux confins de la Thrace (cf. Hdt. 8, 138).

La perspective du botaniste ancien n'est pas cependant pure nomenclature; elle est aussi essai de classification, description —ou essai de description— scientifique, développement pratique sur la culture de la fleur et sur ses usages possibles.

Une dénomination même telle que *rosa centifolia* participe déjà d'une ébauche de définition et de classification. Le nombre des pétales constitue en effet l'un des critères d'identification et de classification des roses retenu par Pline l'Ancien (*N.H.* 21, 16; cf. Théophr., *H.P.* 6, 6, 4). Les roses diffèrent encore, observe Pline (*ibid.*), par «la rudesse, le poli, la couleur et l'odeur», «l'odeur étant en rapport avec la rudesse du calice»<sup>12</sup>. La rose antique étant essentiellement la rose rouge (cf. *supra*), les variétés de couleurs évoquées, s'agissant proprement de roses, demeurent très limitées et ambiguës: les «pétales blanchâtres» (*albicanibus foliis*) des rosiers d'Alabanda sont ainsi caractérisés par référence à une couleur rouge idéale, le rouge vif des roses de Milet (*N.H.* 21, 16); et des désignations telles que *albetes rosae* (Ovid., *A.A.* 3, 182), *luteolae rosae* (Colum. 9, 4, 4) sont appliquées certainement, non pas aux couleurs *blanche* ou *jaune* des roses, mais aux nuances *pâle* et *orangé pâle*, également appréciées par rapport à l'archétype de la rose rouge. Le critère de l'odeur se révèle plus nettement significatif de la classification botanique ancienne. Avant Pline l'Ancien, et de manière plus précise, Théophraste associait déjà traits physiques et odeur de la fleur (*H.P.* 6, 6, 4: «Dans les espèces à larges pétales, celles dont la partie inférieure», ou calice, «est rugueuse sont les plus odorantes»; cf. Plin., *N.H.* 21, 17). Ainsi liée à la morphologie même de la rose, à la nature notamment de son calice, la spécificité de l'odeur se trouve encore associée à la qualité du terroir et aux particularités climatiques: sécheresse ou hu-

<sup>3</sup> Cf. MARCELL, *Med.* 1, 30; 17, 24; etc...

<sup>4</sup> Cf. *N.H.* 21, 14; 24, 126.

<sup>5</sup> *N.H.* 16, 180; 24, 121; cf. Arstt., *fr.* 520; Thcr. 5, 92.

<sup>6</sup> Cf. Scrib. Larg. 85; MARCELL, *Med.* 17, 24; 20, 19; etc...

<sup>7</sup> Cf. *C.G.L.* 3, 613, 16.

<sup>8</sup> Cf. *C.G.L.* 3, 594, 32.

<sup>9</sup> Plin., *N.H.* 24, 121; 25, 17; 25, 127; cf. Théophr., *H.P.* 4, 4, 8.

<sup>10</sup> Cf. Ps. Apul. 108, 9.

<sup>11</sup> Cf. Apul., *Met.* 4, 2, 8.

<sup>12</sup> *Differunt enim multitudine foliorum, asperitate, leuore, colore, odore...; breuiterque indicium est odoris scabritia corticis.*

midité du lieu, variations saisonnières des températures<sup>13</sup>. Dans la hiérarchie des fragrances ainsi constituée, la rose de Cyrène est désignée par Pline comme la plus odorante<sup>14</sup>.

Dans l'ensemble de ces informations botaniques, la dette est certainement grande des naturalistes latins à l'égard de leurs prédécesseurs grecs, Théophraste singulièrement. Cette dette apparaît manifeste aussi dans l'énoncé des préceptes techniques touchant la plantation et la culture des rosiers, mais la documentation plus abondante que proposent sur ce plan les textes latins reflète peut-être le développement et les progrès techniques connus, dans le monde romain, pour la culture des roses. Les renseignements et les conseils donnés intéressent notamment:

— le choix du terrain et le travail du sol: «Le rosier, écrit Pline, ne veut pas être planté dans les sols gras ni argileux ni arrosés...; il aime particulièrement un terrain mêlé de gravois»<sup>15</sup>. Et Pline note encore: «On travaille le sol plus profondément que pour les céréales, plus superficiellement que pour les vignes»<sup>16</sup>;

— les bouturages ou les semis<sup>17</sup>;

— l'entretien par taillage, par sarclage, par brûlage<sup>18</sup>; les transplantations<sup>19</sup>; la culture des roses précoces, au moyen particulièrement d'arrosages à l'eau chaude<sup>20</sup>. Peut-être les Romains utilisaient-ils aussi des plaques transparentes<sup>21</sup> pour la culture des roses tardives, *rosae serae*<sup>22</sup>. Sur la conservation possible de roses en bouton, cf. Pallad. 6, 17.

Dans cette documentation naturaliste pourraient être décelés un intérêt proprement scientifique pour la flore, l'aptitude et l'inclination à l'observation exacte, voire l'amateurisme passionné du jardinier. Mais les préoccupations premières s'y révèlent fonctionnelles, attachées à des utilisations pratiques souvent très anciennes (l'huile de rose était déjà connue d'Homère: cf. *Il.* 23, 186), et dès longtemps diverses. C'est dans l'évocation des fleurs *coronnaires* qu'intervient, au livre XXI de l'*Histoire Naturelle*, le développement consacré à la rose, et la diversité des emplois mentionnés établit implicitement l'importance d'une culture qui ne fut pas seulement d'agrément. D'une énumération sans grande rigueur et, avec l'usage coronnaire des roses, trois types d'emplois ressortent plus particulièrement:

<sup>13</sup> Cf. Plin., *N.H.* 21, 19: *Refert et caeli temperies; quibusdam enim annis minus odorata prouenit, praeterea omnis siccis quam humidis odoratior.*

<sup>14</sup> *N.H.* 21, 19; cf. Théophr., *H.P.* 6, 6, 5. Théophraste justifie ailleurs cette qualité par la sécheresse du climat: *C.P.* 6, 18, 3.

<sup>15</sup> *Seri neque pinguibus uult neque argillosis locis nec riguis...; proprieque ruderatam agrum amat:* Plin., *N.H.* 21, 20.

<sup>16</sup> *Fodiuntur altius quam fruges, leuius quam uites (Ibidem).*

<sup>17</sup> Plin. *N.H.* 21, 20; Pallad. 3, 21; cf. Théophr. *H.P.* 6, 6, 6.

<sup>18</sup> Plin. *N.H.* 21, 20; Colum., *Arb.* 30, 2; cf. Théophr., *H.P.* 6, 6, 6.

<sup>19</sup> Cf. Varr., *Agr.* 1, 35; Plin., *N.H.* 21, 21; cf. *Geop.* 11, 18.

<sup>20</sup> Plin., *N.H.* 21, 21; Pallad. 3, 21, 2; cf. *Geop.* 11, 18, 5 - les *Géoponiques* évoquent également la protection des roses dans des vases de terre ou dans des caisses.

<sup>21</sup> Cf. Mart. 8, 14, 1-4.

<sup>22</sup> Cf. Mart. 6, 80.

— l'emploi de la rose comme parfum: «Je croirais volontiers, écrit Pline, que le plus répandu des parfums est la rose» (*N.H.* 13, 9): *Sed diuulgata maxime unguenta crediderim rosa*). La composition donnée, *ibid.*, de ce parfum est grecque mélange des pétales de rose, d'omphacium, de safran, de cinabre, de l'acore, du miel, du jonc odorant, du sel fin ou de l'orcanette, et du vin; cf. 21, 123). Toujours selon Pline (*N.H.* 13, 5; cf. 21, 24), le parfum de rose le plus célèbre fut longtemps celui de la rose de Phasélis, en Lycie, ensuite détrôné au profit des parfums de Naples, de Capoue, de Préneste;

— un second type d'emploi est d'ordre gastronomique: vin de rose<sup>23</sup>, roses confites<sup>24</sup>, «plats de rose» (les pétales, débarrassés de leurs onglets, étant pilés dans un mortier avec de la liqueur de poisson et filtrés, ce jus accompagnant cervelles et oeufs: cf. *Apic.* 4, 2, 9), *minutal* de roses<sup>25</sup>;

— le troisième type d'emploi participe des propriétés médicinales de la fleur: notamment considérée comme «astringente, réfrigérante»<sup>26</sup>, la rose occupe, dans la pharmacopée antique, une place d'élection; son efficacité y apparaît multiple: contre les affections d'estomac, les maux de tête, les insomnies, les ulcérations de la bouche, les hémorragies...

\* \* \*

C'est dans l'une de ses démarches les plus strictement scientifiques, la description détaillée, ou caractérisation essentielle, de l'objet, que la perspective du naturaliste ancien interfère souvent, voire coïncide, avec une perspective cependant autre: la perspective esthétique, ou point de vue de l'artiste.

Pour le botaniste, comme pour l'artiste, la rose est en effet *motif* descriptif. Et il advient que la précision même des traits de représentation transmute en dessin ou en tableau artistes la description didactique du naturaliste. La peinture raffinée de l'auteur du *Peruigilium Veneris*, évocation précieuse de la rose qui «se gonfle en noeud» et s'épanouit (v. 13 sq.), peut être située sur un plan descriptif fondamentalement proche d'une observation naturaliste, telle que celle de Pline l'Ancien (*N.H.* 21, 14): «La rose est d'abord un bourgeon enfermé dans une écorce grenue, qui se gonfle bientôt et s'allonge en un cône vert; peu à peu elle prend une teinte rouge, s'entrouvre et s'épanouit en corolles, embrassant en son centre des étamines jaunes dressées»<sup>27</sup>.

Par les jeux de couleurs, qui enrichissent et modifient la représentation descriptive, ce texte d'un naturaliste transcrit la sensibilité picturale souvent manifestée, dans un champ beaucoup plus vaste, par les Romains: sensibilité, non pas, comme nos contemporains, aux couleurs différentes des roses, mais aux nuances diverses d'une couleur fondamentale: le rouge. Les adjec-

<sup>23</sup> Pline, *N.H.*, 14, 106; cf. Diosc. 5, 27; Apis. 1, 3, 1; Pallad. 5, 5; 6, 13; *Geop.* 8, 2

<sup>24</sup> Plin. *N.H.* 21, 125.

<sup>25</sup> Cf. *Apic.* 4, 3, 8.

<sup>26</sup> Cf. Plin., *N.H.* 21, 121: *Rosa adstringit, refrigerat...*; cf. Diosc. 1, 99.

<sup>27</sup> Germinat omnis primo inclusa granoso cortice, quo mox intumescente et in uirides alabastos fastigato paulatim rubescens dehiscit ac sese pandit in calices, medio sui stantes complexa luteos apices.

tifs chromatiques appliqués à la rose sont nombreux dans les textes latins, suggérant la diversité des nuances perçues. C'est à une teinte *rouge écarlate* que fait référence l'adjectif *puniceus*, dont Columelle (9, 4, 4) indique qu'il était le qualificatif usuel de la rose<sup>28</sup>; *purpureus* situe plus précisément le rouge dans la série des carmins<sup>19</sup>; *mineus* signale l'éclat d'un *rouge vif*<sup>30</sup>; *rutilus*<sup>31</sup> désigne l'intensité et la luminosité d'un *rouge-feu*, cependant que les qualificatifs *albens* et *luteus* sont respectivement appliqués à des nuances *pâle* et *orangé-pâle* (cf. *supra*)... Les rapprochements et contrastes de couleurs sont fréquemment aussi utilisés, qui manifestent l'esthétisme implicite de ces perceptions et l'élaboration artiste: contraste notamment entre blanc et rouge, modifications chromatiques par les rencontres mêmes de couleurs qui transforment et subliment les teintes de la rose, ou composent encore des bouquets d'art originaux:

*Sunt etiam croceo uiolae de flore corollae  
sertaque purpurea lutea mixta rosa (Copa 13-14);  
...mixta rubent ubi lilia multa  
alba rosa (Virg., Aen. 2, 68-69)*

Dans cette perspective esthétique, la rose demeure d'abord élément botanique, fleur des roseraies et des jardins, mais fleur plus que toute autre belle, plaisir naturellement offert aux sens (odorat, vision), ornement de lumière et de fraîcheur<sup>32</sup>. Si la rose des couronnes, la rose des banquets, la rose des divertissements et des fêtes ne laissent qu'imparfaitement découvrir une fonction esthétique peut-être originelle, une recherche pure de beauté — altérées par un ensemble de connotations morales, philosophiques, religieuses, sociologiques... —, c'est comme motif proprement artistique que peintres et mosaïstes anciens ont fréquemment choisi de représenter la rose: déjà en Crète, dans le palais de Cnossos, puis à Rome, à Pompéï, Herculaneum, dans les villas de Campanie... Et la rose du poète — celle d'Ausone, par exemple: cf. *Id.* 14, 1 sq. — semble résumer en elle ce triple motif esthétique du jardin, de l'art figuratif et de la création verbale ou poésie.

\* \* \*

L'exploitation purement esthétique du motif de la rose est cependant exceptionnelle dans la Littérature et dans les Arts romains. Car la beauté appréhendée est à la fois source, signe et produit des multiples correspondances par quoi est composée la symbolique de la rose.

Avec le symbole premier de Beauté universelle coïncide intimement la relation — si fréquemment établie dans les littératures antiques et modernes — entre la rose et la femme. Aux sources de cette relation, d'expression

<sup>28</sup> Cf. Virg., *B.* 5, 117; Hor., *Od.* 4, 10, 4.

<sup>29</sup> Cf. Hor., *Od.* 3, 15, 15: *flos purpureus rosae*; *Culex* 399; *Copa* 14.

<sup>30</sup> Cf. Apul., *Met.* 4, 2, 1; *fulgentium rosarum mineus color renidebat*.

<sup>31</sup> Cf. Calp., *B.* 6, 43.

<sup>32</sup> Sur les jardins romains et sur les fleurs de ces jardins, cf. P. GRIMAL, *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire. Essai sur le naturalisme romain*, Paris, de Boccard, 1943. Appendice II: *Les plantes des jardins*, pp. 497-501.

à la fois métaphorique (la femme est belle *comme* la rose) et métonymique (confusion femme-rose, sous le signe du Beau), des constituants proprement matériels sont intervenus — formes et couleurs, singulièrement —, qui structurent un idéal défini de beauté. La dérivé *roseus*, pour qui est attesté le sens de «couleur de rose rouge»<sup>33</sup>, a été ainsi utilisé dans la poésie latine comme caractérisant des différentes parties du corps féminin: seins (Catull. 55, 12), doigts (Virg., *Lydia* 11), lèvres (Catull. 73, 74), joues (Virg., *Aen.* 12, 606). Plus continûment sans doute, avec un plus grand réalisme aussi et une plus grande recherche, les poètes de l'*Anthologie* grecque ont traité de tels blasons, de même que plus tard, avec complaisance, les poètes néo-latins.

Dans cette relation, dont il advient parfois qu'elle réalise l'identité parfaite de la rose et de la femme (avec, pour la première fois peut-être dans le *Peruigilium*, 14 sq., la représentation de la rose-femme) le champ ouvert des correspondances est celui concurremment des sensations et de l'affectivité, de la nature et du mythe. Au domaine des sensations ressortit l'esthétisme des couleurs, mais un réseau complexe surtout de perceptions où interfèrent fraîcheur, lumière, fragrance même: le thème néo-latin (Pontanon, Marulle, Jean Second) du baiser et de la rose se trouve ainsi préfiguré, à époque ancienne, par les différents transferts métonymiques de la couleur des roses à la couleur des lèvres, de l'odeur des roses à l'haleine de la bouche, d'une bouche de rose au baiser:

*Dum loquitur uernas efflat ab ore rosas*, écrit Ovide (*F* 5, 194) à propos de Flore, et Martial dit d'une jeune fille:

*Fragrauit ore, quod rosarium Paesti* (5, 37, 9)... Les données esthétiques se révèlent, à ce niveau, fortement imprégnées déjà d'affectivité: douceur agréable et tendre (cf. Prop. 4, 6, 72:

*blanditiaeque fluant per mea colla rosae*), fraîcheur gracieuse — effet parfois appuyé par l'alliance de *roseus* à une autre forme affective, diminutif, par exemple, marquant la joliesse (cf. Catull. 63, 74: *roseis... labellis*), gravité épanouie d'une beauté rayonnante (en contraste esthétique et affectif, chez Claudien, *Ephithal. de nuptiis Honorii Augusti* 247-250, avec la timidité gracieuse de la jeune fille, rose non encore éclore:

*ceu geminae Paestana rosae per iugera regnant  
haec largo matura die saturataque uernis  
roribus indulget spatium; latet altera nodo  
nec teneris audet foliis admittere soles...*)

Parure privilégiée des plus belles déesses, la rose participe en retour à leurs charmes et séductions, et transcende dans le mythe son symbolisme de beauté. Des figures divines telles que Flore, Les Graces, l'Aurore ou Vénus tendent ainsi, au delà des clichés formels et des traditions purement littéraires, à projeter une image à la fois idéale, mythique et matérialisée de la rose. La mise en relation même de la rose et de l'Aurore, si fréquente dans

<sup>33</sup> Cf. Plin., *N.H.* 24, 81.

les littératures grecque et latine depuis déjà Homère et Hésiode, se situe dans un réseau de correspondances où se répondent, se recontrent et se confondent mythe, esthétisme et sensations: l'Aurore est fraîcheur et douceur de la nature, elle est déesse et rose (*Rosea Dea*: cf. Ovid., *A.A.* 3, 84), elle est femme belle, dont le visage est de rose<sup>34</sup>, et de rose les cheveux (*Culex* 44), les bras (Apul., *Met.* 3, 1, 1)...

*Ambigeres, raperetne rosis Aurora ruborem,  
An daret...* (Auson., *Id.* 14, 15-16).

Mais plus forte et plus riche de significations se révèle la relation de Vénus et de la rose. Qu'elle soit née avec la déesse<sup>35</sup> ou qu'elle ait reçu la coloration de son sang<sup>36</sup>, la rose n'est pas, comme le myrte, la fleur choisie (aux termes de la légende rapportée par Libanius: Cf. *SIFC*, XXVII-XXVIII, 1956, p. 411) pour son parfum et son éclat incomparables, et qui fit désigner Vénus, par ses rivales mêmes, Junon et Minerve, comme l'image la plus parfaite de beauté. Élément privilégié d'un blason de Vénus (cf. Virg., *Aen.* 1, 402: *rosea ceruice refulsit*), la rose s'identifie à Vénus-femme, et la déesse devient rose.

Sur ces données premières, poètes et prosateurs anciens — de Sappho à Horace, d'Anacréon à l'auteur de la *Copa*, de Catulle à Martial, Apulée, Ausone, Claudien,... Marulle ou Pontanon — ont multiplié harmonies et accords (esthétiques, affectifs, moraux, religieux...) que matérialisent historiquement aussi rites et fêtes antiques: rite de la couronne de roses portée au jour du mariage, roses répandues et suspendues dans les festins, offrande à Vénus des premières roses du printemps<sup>37</sup>. Les connotations attachées à la rose sont ici celles de l'amour, de la joie, du plaisir, de la sensualité, d'un art raffiné de vivre que transcrit notamment, dans le domaine linguistique, la substitution du *carpe rosam* au *carpe diem* (cf. J. Second, *Eleg.* 1, 5:

*Quin potius dum fata sinunt, et nigra Sororum  
Stamina, uerque uiret nobile, carpe rosas).*

Le rapport de ces harmonies au symbolisme premier de Beauté universelle n'est pourtant fondé sans doute que sur une association d'analogie immédiate. Mais le rapport d'affinité naturelle par quoi la rose est liée à Vénus détermine plus précisément une symbolique profonde: la symbolique de l'*Elan vital*. Vénus, avant d'être déesse, est d'abord *Force Vitale*: la Force qui fait aimer; comme Isis, elle est aussi la Grande-Mère. La rose, fleur du printemps et fleur de renouveau, participe intimement de cette Force vitale. En sa couleur même — rouge de vigueur, de la jeunesse de l'homme et de la nature, du rejet des maléfices — interfèrent, aux yeux des Anciens, l'ardeur du feu (feu des passions, de la joie, de l'exubérance), l'éclat d'un astre (la rose est fleur du soleil) et la puissance active du sang: interférences notamment signifiées par les verbes et les adjectifs appliqués à la rose: *fulge-*

<sup>34</sup> Cf. Ovid., *Met.* 7, 705.

<sup>35</sup> Cf. *Anacreonta* 53, 11-25.

<sup>36</sup> Cf. *Peruigilium* 23; *De laude rosae centumfoliae*, in *Antol. Lat.* n.º 366...

<sup>37</sup> Cf. Ovid., *F.* 4, 138...

*re, refulgere, micare, nitescere; ardens, candens, sanguineus, splendidus...* Sang, feu et lumière, la rose antique participe encore du principe humide qui l'imprègne<sup>38</sup>. Fleur de Vénus, Mère universelle, offerte aux dieux de vie et de fécondité (Junon, Bacchus, Priape...), la rose n'est pas seulement signe esthétique et affectif d'amour, mais symbole fondamental de Création et d'Élan vital.

De cette signification profonde, la lecture peut être masquée et malaisée. Car la symbolique de la rose est une symbolique *réversible*, oscillation constante entre pôles extrêmes.

Il advient ainsi que la fleur de beauté et de grâce, de tendresse et de séduction, la fleur des plaisirs mérités<sup>39</sup> devienne signe dépréciatif de faiblesse morale, de décadence «orientale», de vulgarité<sup>40</sup>. Fleur de société, des groupes animés et joyeux, la rose suggère parfois aussi l'éclat secret d'un rêve personnel, d'un «paysage intérieur»<sup>41</sup>; elle peut être encore signe privilégié de discrétion et de silence (c'est dans les banquets mêmes, et sous les guirlandes de roses, que serait née l'expression *sub rosa*, symbole de la discrétion due aux amis, avant d'être rattachée plus tard au silence religieux - le poète anonyme de l'*Anthologie* 5, 217, rapporte, pour sa part, qu'Eros aurait donné une rose à Harpocrate, dieu du Silence, afin de l'engager à taire ce qu'il savait sur Vénus).

Fleur de sensualité et de volupté<sup>42</sup>, la rose est aussi marque de réserve et de pudeur<sup>43</sup>, déjà peut-être signe de chasteté<sup>44</sup>; et au *carpe rosam* épicurien répond chez Saint Ambroise, *Ps.* 118, 14, 2 la communion mystique au sang du Christ: *carpis rosam, hoc est Dominici corporis sanguinem*. Saisie surtout dans un devenir fragile et instable (que dénote fréquemment en latin l'adjectif *brevis*)<sup>45</sup>, la rose, fleur de vie apparaît fleur périssable:

*Vna dies aperit, conficit una dies* (Auson, *Id.* 14, 40). Tandis que la fête même des roses, *Rosalia*, est fête de joie, mais également des morts, la rose — dont les couronnes honorent les tombeaux<sup>46</sup> — est constamment évocatrice, dans les Inscriptions funéraires, du destin de l'homme:

*Ac ueluti formosa rosast cum tempore prodit  
Arescit certo tempore deinde suo  
Sic tu coepisti primo formosa Anna uideri  
Tempore, sed subito desinis esse mea* (C.I.L. VI, 22377).

<sup>38</sup> *Ipsa (Venus) iussit mane ut udae uirgines nubant rosae:  
facta Cypridis de cruore deque Amoris osculis  
deque gemmis deque flammis deque solis purpuris* (Peruigilium 22 sqq.).

<sup>39</sup> Cf. Mart. 8, 77, 2: *Liber, in aeterna uiuere digne rosa.*

<sup>40</sup> Cf. Cic., *Verr.* 2, 5, 27; Claud., *De bello Geldonico* 444 sqq...

<sup>41</sup> Cf. Prop. 3, 5, 21-22.

<sup>42</sup> Cf. *Copa* 7 sq.

<sup>43</sup> Cf. *Culex* 399.

<sup>44</sup> Cf. Catull. 62, 39 sq.

<sup>45</sup> Cf. Hor., *Od.* 2, 3, 13-14: *nimum brevis  
flores amoenae ferre iube rosae.*

<sup>46</sup> Cf. Plin., *N.H.* 21, 11.

En ce point extrême d'oscillation se retrouve pourtant la symbolique fondamentale de vie. La rose que réclament les âmes mortes<sup>47</sup> n'est pas simple signe d'un Paradis perdu. Admise dans les Champs Elysées<sup>48</sup>, elle y recrée l'amour et devient gage d'Eternité<sup>49</sup>. Le point extrême de la symbolique *réversible* de la rose fonde le cycle vital de l'*Eternel Retour*:

«Seule  
la Rose», écrira Claudel (*Calligrammes*)  
est  
assez fragile  
pour exprimer  
l'Eternité».

\* \* \*

Plante du botaniste, motif esthétique, objet de quête et d'initiation<sup>50</sup>, signe de beauté, d'Amour, de Mort et de Salut, symbole surtout d'Elan vital et d'Eternel Retour, vouée aux cultes les plus anciens, la rose constitue un héritage littéraire ne finissant jamais d'être assumé. Microcosme en qui sont réunis les quatre éléments (eau, air, terre, feu), fleur *ouverte* sur l'Univers qu'elle réfléchit et absorbe, la rose antique résume déjà sans doute les aspirations essentielles de l'homme.

<sup>47</sup> Cf. *C.I.L.* V, 2176; V, 7454...

<sup>48</sup> Cf. *Prop.* 4, 7, 60: *mulcet ubi Elysias aura beata rosas.*

<sup>49</sup> Cf. *Tibull.* 1, 3, 58 sq.

<sup>50</sup> Cf. *Apul. Met.* 11, 1 sq.